

Centre de Psychologie et des
Recherches de l'Université
LIBRE DE BRUXELLES
Université de Liège, S-32
S-1000 LIÈGE
Tél. 041/56 20 27 - Fax 041/56 20 44

COMMENTAIRES

Processing MM
 en mer :
 1979-80,
 rogram for
 ction. In
 hesis and
 studies.
 gie Fran-
 iduelles.
 ndustrial
 ic human
 84, 1,
 fonction
 e trafic
 on Line.
 çaise de
 travail.
 atoire :
 ysiologie
 344,219-
 ychologie
 tific des
 registres
 59-74.
 P.U.F.,
 des exi-
 abilité.
 tive de-
 65.
 let 1981

COMPLEMENTS A UNE APOLOGIE DE L'ECHANGE
 LABORATOIRE - TERRAIN

Marc RICHELLE

Laboratoire de Psychologie Expérimentale,
 Université de Liège

Bien que je ne milite pas dans les rangs de la psychologie cognitive (un terme aux usages si divers et si répandus aujourd'hui que la mode n'y peut être étrangère) et bien que je ne sois pas quotidiennement aux prises avec les problèmes de terrain, je souscris, pour l'essentiel, à l'article de Leplat (1982). Il formule à nouveau un thème de débat à peu près aussi vieux que la psychologie scientifique, et dont on s'étonne qu'il faille sans cesse y revenir, tant les conclusions de l'auteur me paraissent évidentes. Mais si quelqu'un d'aussi renommé que Leplat, et d'aussi bien placé pour sentir les tensions qui subsistent, voire s'aggravent, entre gens de "terrain" et gens de "laboratoire", c'est sans doute que l'évident ne l'est pas pour tout le monde. Il n'est pas dès lors inutile de se trouver à plusieurs pour le redire. C'est ainsi que je justifierai les quelques commentaires qui suivent, auxquels -mais qu'y puis-je- les éditeurs auraient préféré peut-être objections et critiques propres à alimenter la controverse.

Faut-il rappeler que toute l'argumentation de Leplat s'appliquerait aussi bien à tout autre domaine de la psychologie que la psychologie dite cognitive. L'articulation de la recherche de laboratoire et de la recherche de terrain pose exactement les mêmes problèmes, par exemple, dans l'étude de l'apprentissage, selon les traditions de recherche behavioristes. Il y sont même plus aigus dans la mesure où la distance de l'animal à l'homme semblerait à première vue donner plus de pertinence à ces oppositions fallacieuses - terrain/laboratoire, naturel/artificiel, appliqué/théorique, etc... que dénonce fort judicieusement Leplat. Indépendamment de toute extrapolation de l'animal à l'homme, le débat s'est trouvé cristallisé, d'une façon que l'on peut qualifier d'exemplaire, dans la confrontation de la psychologie

comparée de laboratoire et de l'éthologie. L'ignorance, puis l'indifférence, voire le mépris, réciproque ont depuis quelques années cédé la place à un questionnement mutuel qui débouche sur une complémentarité des approches.

Si un domaine devait avoir échappé à cette difficulté d'articulation, il semblerait que ce soit, justement, la psychologie cognitive. En effet, elle s'intéresse presque exclusivement (par habitude, d'ailleurs, plus que par nécessité inhérente à son propos) aux sujets humains et à des questions qui trouvent assez aisément leur équivalent ou leur prolongement dans la "vie réelle". L'homme est sans doute l'espèce pour laquelle les oppositions *naturel/artificiel*, *habituel/exceptionnel* sont les moins fondées : qu'est-ce qui est naturel pour lui qui ne soit artifice de sa culture, et quelle situation de laboratoire rivaliserait, quant à son caractère exceptionnel, avec nombre de situations "naturelles", et quelquefois "habituelles" - il n'est que de songer aux effets de la malnutrition sur les performances intellectuelles. D'autre part, comme le montrent très clairement les exemples choisis par Leplat, les questions qui se posent sur le terrain correspondent bien à celles que se pose l'expérimentateur "cognitivist" de laboratoire tout en lui indiquant des dimensions des phénomènes qui devraient normalement retenir son attention, lui qui fait profession de s'attaquer aux conduites complexes impliquant des traitements mentaux sophistiqués (on se reportera à la discussion de la planification, des activités vicariantes, des tâches complexes). Si, malgré toutes ces conditions favorables, la psychologie cognitive connaît encore, et plus peut-être que d'autres domaines de la psychologie, le conflit entre laboratoire et terrain, il faut probablement en chercher les raisons ailleurs que dans des facteurs proprement liés aux objets étudiés, aux méthodes adoptées ou aux cadres de réflexion théorique. Nous viendrons plus loin à quelques remarques sur les facteurs, tout-à-fait étrangers au contenu même du domaine concerné, et qui pourraient bien être à l'origine de la situation dénoncée par Leplat. Mais auparavant, je voudrais formuler encore quelques remarques sur deux thèmes de son article qui, en raison même de leur importance, méritent insistance.

Le premier concerne la nécessité de l'analyse fonctionnelle dès l'instant où l'on analyse le comportement tel qu'il se présente à nous dans les multiples contextes de la vie réelle. C'est à propos de la *constitution de pratiques* et sous ce titre innocent (car il est, selon le lieu où l'on parle, des sujets à n'aborder qu'avec précaution) que l'auteur rappelle l'insuffisance du point de vue structuraliste. Ce dernier, qui a eu les faveurs, explicitement ou implicitement, des cognitivistes, autorise une forme de réduction du sujet à ce que Leplat appelle les *instruments de connaissance* - à quoi correspond ce qu'en certains cercles on appelle la *compétence*. Mais aucune description de celle-ci, si complète et détaillée soit-elle, ne nous informe sur les modalités de sa mise en oeuvre - à supposer qu'une telle description soit possible, indépendamment d'un examen des modalités de mise en

oeuvre. Le problème que soulève Leplat est tout à fait parallèle à celui qui s'est posé en psycholinguistique face aux thèses chomskyennes : le psychologue peut-il s'en tenir à une description de la compétence ? Celle-ci peut-elle se faire avant et indépendamment de l'analyse de la performance ?

Il est permis de s'interroger plus avant : la notion même de compétence, abstraction idéale de potentialité du sujet, dans une perspective essentiellement structuraliste, a-t-elle un sens pour le psychologue dès l'instant où il prend en compte la dimension temporelle des conduites ? Et comment ne la prendrait-il pas en compte, sauf à renoncer à être psychologue ?

Ceci nous amène à un second thème dont il faut savoir gré à Leplat d'avoir rappelé l'importance, dans la section II.2 de son article, intitulée *l'importance de la portée temporelle*. Il ne s'agit pas, ici non plus, d'un problème propre à la psychologie cognitive, mais d'un problème commun à toute la psychologie. J'en fais, depuis 20 ans, le thème d'une leçon d'un cours d'Introduction aux méthodes expérimentales en psychologie, et j'y suis revenu dans plusieurs publications (voir notamment Richelle, 1968, 1976). La dimension temporelle est inhérente à tout phénomène de comportement, de telle sorte qu'il n'y a de psychologie que dynamique et qu'il n'y a d'analyse psychologique que diachronique. Toute analyse structurale ne peut, en psychologie, que procéder d'une mise entre parenthèses méthodologique, aussi provisoire que possible, de la flèche du temps, qui impose l'analyse fonctionnelle et, à la limite, une telle mise entre parenthèses est strictement impossible. Nous ne pouvons pas abstraire les conduites de leur dimension temporelle, pas plus que nous ne pouvons étudier les montagnes en faisant abstraction de l'altitude. Que toute conduite se déroule dans le temps entraîne naturellement des conséquences méthodologiques capitales. Au-delà d'une certaine limite, les phénomènes qui intéressent le psychologue échappent à la mise sous contrôle expérimental et ne se laissent appréhender que par l'observation ou par la reconstitution rétrospective. Ainsi en va-t-il, par exemple, des phénomènes d'évolution culturelle. En-deça de cette limite, les phénomènes seraient en principe accessibles à l'expérimentation en laboratoire, mais dans le concret, si l'on veut étudier des sujets humains, ils ne le sont pas toujours, pour des raisons soit déontologiques, soit purement pratiques. Alors que l'expérimentateur travaillant sur l'animal peut se permettre d'aborder - pour autant qu'on lui en accorde les moyens, mais ceci est une autre histoire -, les questions les plus intéressantes qui requièrent des expériences de longue durée, l'expérimentateur travaillant sur sujets humains doit se résigner à ne traiter que des problèmes ou morceaux de problèmes qui ne revêtent que peu d'intérêt au regard de ceux qui se présentent à l'observation de la vie réelle. C'est ici que s'impose le recours à la recherche de terrain, non comme démarche de second ordre, ni provisoire, ni compromettante, mais comme seule démarche dictée par la nature de l'objet à étudier, qui ne se laisse strictement saisir que là. C'est ce que souligne à juste titre Leplat,

et il a raison d'insister sur le fait que le chercheur sur le terrain n'a pas moins de dignité ni de mérite, n'accède pas moins au fondamental et au théorique que son collègue de laboratoire. On serait même tenté de penser que le risque irait en sens inverse. Sauf à reconnaître l'articulation réciproque prônée par Leplat, et qui a déjà souvent fait ses preuves, en dehors du champ de la psychologie cognitive. Un catalogue des exemples couvrirait quelques volumes. Ne mentionnons qu'une illustration, d'autant plus convaincante que la distance est grande, à première vue, dans le domaine envisagé, du rat ou même du singe macaque à l'humain, et de l'observation clinique au laboratoire. C'est pour une grande part, on s'en souvient, aux questions soulevées par les recherches de Spitz et de Bowlby sur l'hospitalisme et sur la privation des soins maternels que l'on doit l'intérêt de plusieurs chercheurs, dès les années 50, pour le rôle de l'isolement, de la privation sociale et stimulatoire et inversement, pour la nature du rôle maternel dans le développement psychologique. Un courant de recherches expérimentales sur l'animal s'est manifesté, auquel ont participé des gens comme Levine, Denneberg, Hunt, pour n'en citer que quelques-uns parmi les premiers, et qu'a jalonné la contribution de Harlow. Ces recherches de laboratoire ne se sont pas substituées aux travaux de terrain, riches de nombreux aspects impossibles à réduire au laboratoire, mais elles leur ont, à leur tour, posé des questions nouvelles, qui leur ont permis de progresser sur (leur propre) terrain.

Revenons, pour terminer, au problème que nous avons laissé en suspens. Si, sur le plan méthodologique et épistémologique, l'articulation terrain-laboratoire s'impose à l'évidence, pour quelles raisons ne va-t-elle pas de soi, et pour quelle raison faut-il périodiquement en refaire l'apologie ? Ces raisons pourraient bien ressortir à la sociologie de la science. J'en esquisserai quelques aspects, à titre suggestif.

La psychologie traîne encore son vieux complexe de ne pas être tout-à-fait sûre d'être vraiment une science. Pour s'en assurer, et en assurer les autres, quoi de plus net que de se retirer au laboratoire. Qui douterait encore de la piété du dévôt qui prend ses quartiers au couvent ?

Mais il y a des aspects moins spécifiques à notre discipline. Au cours des dernières années, - celles qui correspondent d'ailleurs, en gros, à l'émergence de la psychologie cognitive si l'on entend par là le mouvement cristallisé par Neisser - se sont posés de façon de plus en plus aiguë les problèmes de critères de la bonne et de la mauvaise (ou moins bonne) recherche et, corrélativement, du financement de la recherche scientifique. Le psychologue, dont les travaux avaient atteint un niveau de technicité qui ne lui permettait plus de travailler sans ressources, avec du papier-crayon, a bien dû, comme les autres scientifiques, adopter des stratégies qui maximalisent ses chances. Un projet de recherche en laboratoire est évidemment plus facile à formuler d'une façon convaincante, conforme à un idéal de rigueur méthodolo-

gique, qu'un projet de terrain, où les variables sont moins maîtrisables et les rebondissements moins prévisibles. Il est aussi de nature à emporter l'adhésion des spécialistes d'autres disciplines souvent appelés, directement ou indirectement, à l'appréciation du projet : le physicien ou le biologiste se méfieront du chercheur de terrain assimilé à un psychologue "appliqué" facilement confondu avec les charlatans, mais feront confiance à quelqu'un qui, comme eux, travaille en laboratoire, tout en avouant ne comprendre sur le fond ni le premier ni le second.

Un élément plus sordide, mais à mes yeux essentiel, tient aux contraintes temporelles (oui, encore elles !) qui pèsent de plus en plus sur la politique de la recherche. Si l'on veut être sûr de mettre au point sa méthode de travail, de mener l'observation ou l'expérience, d'en traiter et d'en analyser les résultats, en un laps de temps donné (ou, plus correctement, imposé) de l'ordre des 3 ou 4 ans, ou, comme c'est le plus souvent le cas de 1 à 2 ans, force est bien d'exclure une quantité de questions, peut-être passionnantes, mais qui exigeraient une période beaucoup plus longue. Quel chercheur s'exposera à n'avoir rien à dire dans son *Progress Report*, voire dans son rapport final ? Mieux vaut s'en tenir à des problèmes bien circonscrits, qui se laisseront traiter en quelques mois, quand bien même ils ne présentent, aux yeux du chercheur lui-même, qu'un intérêt marginal. Paradoxalement, sous prétexte de ne financer la recherche qu'à bon escient et sur la base de critères sévères, on en vient de plus en plus à ne financer, du moins en psychologie, que les recherches les plus insignifiantes.

Il faut ajouter, dans le même ordre d'idée, la pression que subit le chercheur, surtout s'il est jeune et débutant, qui l'oblige à exhiber des publications abondantes. On assure mieux son avenir avec de petits articles précoces sur des sujets mineurs que par des publications mûries, au terme d'une exploration approfondie d'un thème qui prend du temps.

Le repli sur le laboratoire a encore, en psychologie française, d'autres explications. La tendance à dissocier de plus en plus nettement recherche et enseignement a rendu les chercheurs "purs" de plus en plus indifférents et insensibles, parce qu'ignorants, aux problèmes qui se posent dans la vie réelle. La nécessité d'intervenir dans la formation des étudiants, dont la plupart deviendront des praticiens de la psychologie, non des chercheurs de laboratoire, est l'une des manières les plus efficaces pour un chercheur de demeurer ouvert aux problèmes de la vie réelle. A ce stade déjà s'impose l'articulation laboratoire-terrain, et si elle ne se réalise pas, on court le risque de voir les futurs praticiens contester de plus en plus brutalement, et finalement rejeter la formation et l'information expérimentale. Je crains que des signes de cette situation ne se manifestent déjà depuis quelque temps dans l'université française. On entrera dans un cercle vicieux : les psychologues séduits par les problèmes de terrain seront de moins en moins préparés à y devenir de bons

chercheurs, et conforteront les gens de laboratoire dans la prétention qu'il n'est de bonne recherche que chez eux ; ils attireront vers eux une part croissante des ressources -en déclin pour d'autres raisons- aux dépens des études de terrain.

Enfin, mention doit être faite d'un malentendu tenace parmi les chercheurs de laboratoire fermés au dialogue avec les chercheurs de terrain. Ceux-ci sont souvent accusés de ne pouvoir mener une recherche réellement libre de toute compromission idéologique. C'est là une manière fort complaisante de se donner bonne conscience. Il est vrai que l'insertion au coeur de la vie réelle place sans cesse les chercheurs de terrain face à des interrogations déontologiques. Mais ils ne se tirent pas nécessairement d'affaire en les éludant. Au contraire, c'est à eux que l'on doit, dans les contextes de l'éducation, de l'entreprise, de la psychiatrie, etc... les analyses les plus lucides des mystifications, des aliénations, des abus que nos sociétés recèlent et nourrissent. Loin d'éluder leurs responsabilités socio-politiques, ils ont clairement énoncé les implications de leurs démarches, par exemple dans la philosophie de la recherche action, implications qu'avait déjà admirablement perçues Malinowski, l'un des meilleurs maîtres en manière de méthode d'observation en sciences humaines, qui pratiqua avec le succès que l'on sait la méthode de *participation*. Le chercheur contemporain, d'ailleurs, ne peut ignorer qu'il ne suffit pas de se retirer dans un laboratoire pour se soustraire aux influences idéologiques, non plus que pour s'arroger une illusoire pureté idéologique, qui ne serait faite que de l'ignorance de ce qui se passe sur le terrain.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LEPLAT, J. Le terrain, stimulant (ou obstacle) au développement de la recherche cognitive. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 1982, 2, 115-130.
- RICHELLE, M. *Pourquoi les Psychologues ?* Bruxelles : Dessart Mardaga, 1968.
- RICHELLE, M. In M. Richelle et R. Droz (Eds.), *Manuel de Psychologie*. Bruxelles : Mardaga, 1976.